

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

PROCHES

texte et mise en scène

Laurent Mauvignier

12 septembre –
8 octobre 2023

création

Proches

texte et mise en scène **Laurent Mauvignier**

avec

Cyril Anrep Quentin

Pascal Cervo Clément

Gilles David Didier

Lucie Digout Vanessa

Charlotte Farcet Malou

Arthur Guillot Romain

Norah Krief Cathy

Maxime Le Gac-Olanié Yoann

assistanat à la mise en scène **Elsa Imbert**

scénographie **Emmanuel Clolus**

lumières **Stéphanie Daniel**

son **Lucas Lelièvre**

costumes **Anne Autran**

production **Les Aventurier.e.s** Philippe Chamaux

coproduction **La Colline** – théâtre national, Théâtre Garonne Scène européenne

– Toulouse, **Le Volcan** – Scène nationale du Havre, Théâtre du Beauvaisis –

Scène nationale

avec le soutien du **Trident** – Scène nationale de Cherbourg-en-Cotentin

et du **Théâtre du Bois de l'Aune** – Aix-en-Provence

Le texte de *Proches* a paru le 31 août 2023 aux Éditions de Minuit.

AUTOMNE 2023

Petit Théâtre

du 12 septembre au 8 octobre

création à La Colline

du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h

relâche dimanche 17 septembre

durée environ 1h35

réalisatrice générale **Laurie Barrère** régisseur lumières **Thierry Le Duff**
régisseur son **Sylvère Caton** régisseur principal machinerie **Sébastien Dupont**
habilleuse **Léa Delmas** accessoiriste **Margot Adolphe**

sur la route

les 12 et 13 octobre 2023 Théâtre du Bois de l'Aune – Aix-en-Provence

le 19 octobre 2023 Le Trident – Scène nationale de Cherbourg

autour du spectacle

Rencontre à la Bibliothèque Oscar-Wilde

samedi 30 septembre à 16h

12 rue du Télégraphe, Paris 20^e

entrée libre sur réservation

Le Monde

Télérama

TRANSFUCE



Le spectacle vivant est poreux, fragile, instable, et cette instabilité est un danger qui expose d'abord ceux qui s'y collent. Ce n'est pas tant ce que des comédiens peuvent faire à mon texte qui m'inquiète, que ce que lui peut leur faire. Créer, ce n'est pas tout à fait sans risque : c'est s'enfoncer dans des souterrains, emprunter des galeries dont vous ne savez pas trop où elles vous mènent. Ça a à voir avec les terreurs d'enfance et avec la stupéfaction d'être présent dans un monde dont l'épaisseur est insondable. Une histoire de strates, de doubles fonds. Si les livres peuvent contenir ce monde, le spectacle vivant, lui, risque de le laisser s'échapper à l'air libre. Il s'agit de faire surgir l'épaisseur de l'invisible dans l'espace en trois dimensions. Les espaces de la fiction et du réel y sont poreux, ils flirtent dangereusement. Pour moi, le livre peut tenir cette créature à respect, car il est l'enclos des mondes intérieurs. Mais cet invisible entre les lignes, le théâtre le fait sortir à l'air libre, il lui donne le pouvoir d'y faire des dégâts, de proliférer. Parfois, je me demande même si tout le malheur du monde ne viendrait pas de ce que des auteurs et des metteurs en scène ont, un jour, impunément, cru pouvoir jouer les démiurges en laissant s'échapper hors des livres qui les retenaient, des êtres invisibles, du silence, des monstres de fiction qui sont devenus le réel – notre réel.

On prépare la fête qu'on attend depuis quatre ans : Yoann sort de prison. Toute la famille est réunie chez l'aînée, Malou et Quentin, son compagnon. Les parents, Cathy et Didier, sont venus du Nord, où ils vivent depuis trois ans ; Vanessa, la benjamine, est là, avec Romain et leur bébé. Yoann n'a pas souhaité voir « que » la famille proche, il a dit : « les proches ». Parmi eux, il y a Clément, son ancien amant. Et chacun avec son histoire, mais aussi avec ce qu'il a à dire et ce qu'il a à taire.

L'univers de Laurent Mauvignier est celui d'êtres en prise avec le réel, qui tentent de surmonter leurs traumatismes intimes ou collectifs. Avec ce premier spectacle dont il signe la mise en scène, l'écrivain dit l'incompréhension et les malentendus à travers des mots simples dont le froissement ajoute à l'épaisseur du silence. Dans cette partition, avec son phrasé, sa musicalité, son rythme, il s'agit d'incarner des paroles qui, dans le quotidien d'une situation, se cherchent, se heurtent, se fuient, s'ignorent, et se trouvent parfois.

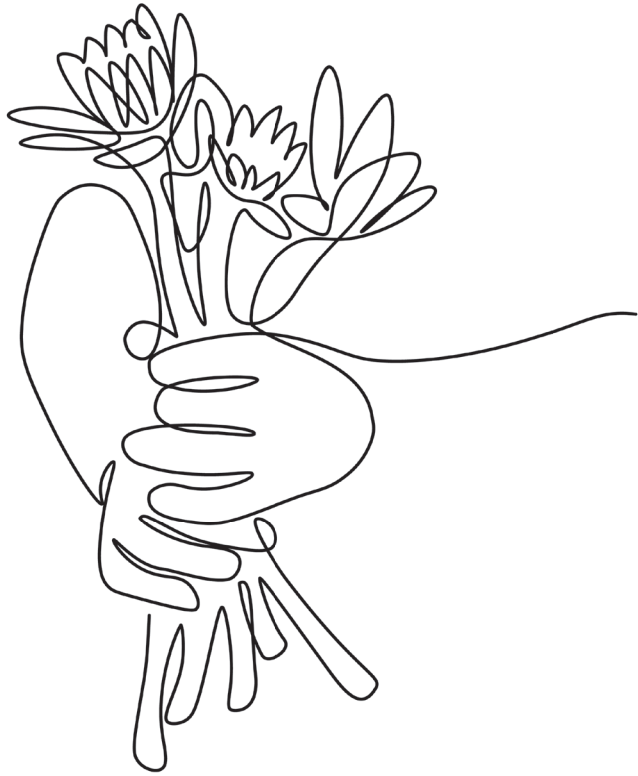
Proches ?

Huis-clos sur les non-dits, *Proches* se frotte à la banalité des réunions de famille, pour explorer les variations de l'incompréhension, des silences et des répétitions qui s'y nichent.

Ayant éclos de l'image des mains d'une mère dans un bouquet de fleurs et de l'écoute d'une émission radiophonique sur les familles de détenus, la pièce s'intéresse aux personnages d'arrière-plan. Plus qu'au principal concerné, l'attention est portée à l'onde de choc produite sur son entourage, lui aussi condamné, ainsi qu'à la question de l'amour, exprimé ou non, et jusqu'où suivre les gens qu'on aime dans leurs errances. Et lorsque chacun se donne un rôle dans une famille somme toute très contemporaine où les places des uns et des autres ne vont plus de soi, *Proches* devient une comédie sociale décalée qui parle d'éloignement tout autant que de proximité.

*Je suis venu parce que je veux en faire un être humain.
Je veux voir l'être humain qu'il est en vrai – s'il y a un être
humain en lui, un humain qui habite mon hallucination.*

—
Proches



C'est une drôle d'affaire, la pensée, n'est-ce pas ? Ce n'est pas qu'il y ait long en distance du cerveau vers les lèvres mais quelquefois quand même ça peut vous paraître des kilomètres, que le trajet pour une phrase, ce serait comme traverser un territoire en guerre avec un sac de cailloux sur l'épaule, au point qu'à un moment la pensée pourtant ferme et solide et ruminée cent fois, elle préfère se retrancher comme derrière des sacs de sable.

Tanguy Viel, *Article 353 du code pénal*, Éditions de Minuit, 2017

Le geste d'écriture

*Comment un mot, même banal,
peut-il devenir un événement ?*

—
Laurent Mauvignier

L'envie d'écrire est née pour Laurent Mauvignier à l'âge de neuf ans, après avoir découvert *Un bon petit diable* de la Comtesse de Ségur lors d'un séjour à l'hôpital. Plus que l'œuvre en elle-même, c'est la sensation d'échappatoire provoquée par la lecture qui a été une révélation. Le livre terminé, il s'empare alors d'un cahier qui lui avait été offert, pour combler le vide qui le submergeait. S'attaquant d'abord à la suite du récit, il rédige ensuite une autre petite histoire ; source d'une très grande joie.

Continuant cet exercice d'écriture pendant l'adolescence, il conserve le même réflexe de saisir stylo et papier lors du suicide de son père. Mais effondré par le manque d'innocence de son geste dû à la violence du réel, il suspend sa démarche.

C'est lors de son cursus aux Beaux-Arts qu'il renoue avec l'écriture : ouvrant ses vieux cahiers, il en découpe des mots pour en faire des collages, peint par-dessus les lignes, triture graphiquement des phrases... jusqu'à reprendre le stylo, notamment en écrivant de courts textes, alors très inspirés des mouvements d'avant-garde. Mais cela lui procure l'impression de rejouer un geste qui n'est pas véritablement le sien, frôlant la parodie.

Pour autant, cette période marque Laurent Mauvignier dans son rapport à l'écriture. La littérature tient en effet une place importante aux Beaux-Arts, qui sont le théâtre de rencontres déterminantes,

telle celle avec l'écriture de Valère Novarina : la perspective de la possible matérialité du mot et de la phrase, complète pour lui un sens qui lui manquait jusqu'alors. Cela libère une énergie dans le flux de langue, une sorte de déflagration influençant son rapport au rythme, à la sonorité et la ponctuation. Et aujourd'hui encore, son expérience de plasticien agit dans la construction et le montage du texte.

Je n'utilise pas les mots ; je n'en ai jamais cherché aucun. Ce ne sont pas des outils. Devant le langage, les sensations sont de l'ordre du toucher : quelque chose parle, là, derrière l'oreille. On ressent la matérialité de tout. Les mots sont comme des cailloux, les fragments d'un minerai qu'il faut casser pour libérer leur respiration. Tout un livre peut provenir d'un seul mot brisé. Le mot est fermé, enveloppé, secret, enfoui : quelque chose doit apparaître de dedans — de l'intérieur du mot et pas du tout de l'intérieur de l'écrivain.

—
Valère Novarina, *Devant la parole*, Éditions P.O.L, 1999

Mais apprivoiser l'écriture est un processus au long cours. Après quelques années d'errance et un passage en Lettres modernes qui lui apprend beaucoup mais où il se sent enclavé, Laurent Mauvignier se fraye un chemin plus intime. Prenant conscience que la littérature est en transition — distanciation des personnages, déclin de la narration —, il choisit sa voie propre en s'attachant à la question de la vérité inhérente au récit.

C'est à la lecture de François Bon et Thomas Bernhard, ainsi qu'aux amitiés stimulantes de Tanguy Viel et de Philippe Adam qu'il trouve la possibilité d'une ouverture à une littérature romanesque contemporaine qui ne serait pas un retour à un style conventionnel.

[...] moi non plus je n'ai pas tourné la tête d'un centième vers lui quand dans le silence on partageait bien assez nos pensées, quand le langage lui-même est un luxe inutile, puisqu'il n'y avait rien de plus à dire, rien de plus à comprendre, du moins si comprendre c'est faire une phrase qui justement s'articule et s'éclaire avec des « donc » et des « alors », mais non, comprendre là-dedans, j'ai dit au juge, c'est plutôt ressentir profondément, là, oui, là, et alors j'ai mis le doigt, non pas sur le cœur, non pas sur le front, mais sur l'estomac, là, en dessous du plexus, oui, là, comprendre, ça fait une douleur que les hommes, je vous jure, connaissent depuis l'Antiquité, sans trop savoir jamais si ça brûle ou pique ou détruit.

—
Tanguy Viel, *Article 353 du code pénal*, Éditions de Minuit, 2017

L'écrivain se donne alors pour objectif de consacrer une année complète à l'élaboration d'un roman, sans quoi il renoncera. Après deux tentatives infructueuses, surgit en quelques semaines à peine un texte issu de l'exaspération, d'un ressort tendu par les quinze années écoulées. Et réalisant qu'il s'agit d'accueillir ses personnages au lieu de se refuser à les aimer, il accepte de se lancer dans un récit sans en connaître la teneur *a priori*. Ce sera *Loin d'eux*, son premier roman.

Au fur et à mesure de ses écrits, une tendance à se réfugier derrière des astuces d'écriture trop maîtrisées lui déplaît. Il cherche alors à casser son style, pour se repositionner dans une situation plus inconfortable, dans l'écriture même et la construction du texte. Aussi, la démarche pour Laurent Mauvignier consiste-t-elle désormais en un mélange entre lâcher-prise, où le travail permanent de l'inconscient laisse émerger personnages et situations, et le fait de tenir et contrarier le geste d'écriture. Même s'il considère d'ailleurs qu'écrire ne devient jamais un métier, qu'il a la sensation de commencer d'un point inconnu, il se laisse dériver par certaines phrases ou événements qui s'imposent à lui tout en arpentant d'autres chemins. C'est la tension entre ces deux aspects, se laisser surprendre et sortir l'écriture de sa tanière, qui emmène le récit quelque part.

On peint un tableau pour connaître le tableau qu'on veut peindre. On ne peut pas le savoir avant.

Laurent Mauvignier, *Histoires de la nuit*, Éditions de Minuit, 2020

Bien que naturellement nourri de ses expériences, il s'agit à chaque fois pour lui, non pas d'inspiration, mais d'une rencontre singulière qui se construit avec un objet. Chacun comporte un élément déclencheur, qui peut tout aussi bien être un fait divers qu'une question plus intime portée depuis longtemps, même si l'auteur choisit toujours par la fiction de s'en éloigner. Et plus que l'histoire intrinsèque, son moteur d'écriture réside dans le fait que les personnages lui apparaissent, tels qu'une photographie argentique les lui révélerait, et ce grâce au surgissement d'une langue propre.

Dans un rapport ambivalent aux mots qu'il aime et déteste tour à tour, l'écrivain a d'ailleurs eu le désir d'écrire pour le théâtre pour « sortir de lui » et en explorer la langue sous d'autres formes. Consacrant depuis de nombreuses années ses étés à l'élaboration de pièces, c'est probablement un fantasme de romancier qui l'anime : il s'agit pour lui à trouver un espace physique où la langue n'est pas contrainte de se déployer de façon linéaire. Ayant tendance à ne pas achever ses phrases à l'écrit, l'exercice consiste pour lui d'œuvrer sur les non-dits, l'incommunicabilité pour faire entendre ce qu'on ne va pas dire.

*Et il est si démuni, privé de mots... il n'en a pas...
ça ne ressemble à rien, ça ne rappelle rien de jamais
raconté par personne, de jamais imaginé...
c'est ça sûrement dont on dit qu'il n'y a pas de mots
pour le dire... il n'y a plus de mots ici...*

—
Nathalie Sarraute, *L'Usage de la parole*, Éditions Gallimard, 1980

Le théâtre permet ainsi le froissement, les heurts, le chevauchement des phrases. Pouvant espérer atteindre une certaine stéréophonie, une chorégraphie des mots qui attire l'ancien plasticien, c'est pour lui un lieu où exercer un travail de poésie sonore au service d'un contenu. L'envisageant comme un prolongement de l'écriture romanesque, il saisit l'occasion de creuser son geste et répond avec la langue théâtrale à son besoin de mouvement et d'incarnation de la parole.

La mise en scène est une mise en littérature.

—

Marguerite Duras

Ainsi en est-il de *Proches*, dont l'auteur signe d'abord la réalisation d'un court-métrage et qu'il réécrit pour cette création scénique. Nul besoin de forcer le trait des personnages, il s'agit pour les comédiens de s'approprier leur propre instrument qu'est le langage pour suivre la musique des mots, réajustée au fil des laboratoires. Pour cette première mise en scène, Laurent Mauvignier a même la sensation de parvenir à se défaire du texte pour trouver une continuité à l'écriture au plateau, et ainsi lui donner vie.

—

Marie Bey, août 2023

Laurent Mauvignier

Né à Tours en 1967, Laurent Mauvignier est diplômé des Beaux-Arts en arts plastiques en 1991. Il publie son premier roman, *Loin d'eux*, en 1999 aux Éditions de Minuit, suivi depuis d'une dizaine d'autres dont *Apprendre à finir* en 2000 – Prix du Livre Inter et prix Wepler, *Dans la foule* en 2006 – Prix Fnac, *Des hommes* en 2009 – Prix des libraires, *Autour du monde* en 2014 – Prix Amerigo-Vespucci, *Continuer* en 2016 et *Histoires de la nuit* en 2020.

Il écrit également pour le théâtre. En 2011, *Ce que j'appelle oubli* est joué au Studio de la Comédie-Française par Denis Podalydès et mis en ballet par Angelin Preljocaj. Le texte est aujourd'hui encore adapté par des compagnies à travers la France et en Europe. L'année suivante, *Tout mon amour* est créé par le collectif Les Possédés au Théâtre Garonne à Toulouse et présenté à La Colline. Dix ans après, Arnaud Meunier en propose une nouvelle mise en scène à la Comédie de Saint-Étienne et au Théâtre du Rond-Point à Paris. *Retour à Berratham* – Prix Émile-Augier de l'Académie française – est chorégraphié et mis en scène en 2015 par Angelin Preljocaj dans la Cour d'Honneur du Palais des papes à Avignon. *Une légère blessure*, mis en scène par Othello Vilgard, est créé en 2016 au Théâtre du Rond-Point.

En 2023, Laurent Mauvignier adapte *L'Orage* d'Ostrovski, pour la création signée par Denis Podalydès aux Bouffes du Nord. En parallèle de l'écriture, il anime des ateliers et workshops dans plusieurs écoles de théâtre dont la compagnie d'entraînement dirigée par Alain Simon à Aix-en-Provence.

Il réalise également plusieurs films, dont l'un sur le théâtre et le cinéma à partir de la pièce *Tout mon amour* (DVD, Capricci, 2015, intitulé *Visages d'un récit*) et le court-métrage *Proches* en 2018.

– *Tu m’as dit qu’il t’avait dit*
– *Oui, oui. On s’est mal compris,*
on s’est mal compris.
Disons ça, c’est pas grave.

—

Laurent Mauvignier, *Proches*